

Par Guy Konopnicki

La confusion des genres

Le premier des délices de la langue française nous vient de l'étrange répartition du féminin et du masculin. Ce délice, masculin, tant qu'il demeure solitaire se trouve au pluriel emporté par le féminin, comme nos amours sous le pont Mirabeau. En français, la virilité s'exprime au féminin, à rebours de l'éternel féminin. Au masculin l'orgue se joue avec une manivelle au coin des rues, loin de la majesté des grandes orgues. Comme le souriceau mâle dont le destin fera une souris. Pourtant, nous entendons de nouveau des appels à bouleverser les accords, à pratiquer une écriture inclusive, accordée à la parité, afin d'abroger la domination virile sur la langue. Sans doute faudrait-il commencer par s'interroger sur le genre de la domination virile. Le même que celui de cette écriture inclusive, qui n'est guère nouvelle. Il y a quelques années déjà, des féministes avaient lancé une pétition pour demander à l'Académie d'abroger la règle imposant que le masculin l'emporte sur le féminin. Je reprends donc ce que j'avais alors énoncé ici même : lui, c'est une brute, elle, un ange. Ils se rencontrent, ils s'aiment, ils se marient : le masculin de l'ange l'emporte sur le féminin de la brute. Il ne s'agit pas de sexe, celui de l'ange demeure incertain, contrairement à celui de la brute, terme rarement utilisé pour caractériser une femme. L'accord relève simplement du genre, au sens de ce terme dans les livres de grammaire et autres manuels de conjugaison. Le sexe de l'homme s'exprime couramment au féminin. La brute vantant sa virilité se targue d'en avoir une paire, des couilles bien accrochées. Cette bête de sexe sera

toujours prête pour une érection de cette chose que l'argot nomme le plus souvent au féminin. Les attributs de la féminité, des roberts au valseur, supportent fort bien le masculin, quand bien même une faute d'orthographe doublée d'un anglicisme changea le genre du chas. Le français permet de décrire un individu de sexe masculin en employant exclusivement des termes féminins. La réciproque se vérifie aisément.

Certes, l'histoire nous lègue des noms de métiers difficiles à féminiser. Une bonne recrue bardée de peaux d'âne n'est pas forcément une femme, mais elle peut postuler à une fonction que la tradition a longtemps réservée aux hommes. Cepen-

devant les créatrices et les créateurs. La plus ignoble des distinctions s'opérait avec le même adjectif : l'homme public montrait son talent à la Chambre, la fille publique exerçait ses talents dans la chambre. Ces expressions ont disparu du langage courant, l'évolution légale et politique les rend obsolètes. Pour le reste, la féminisation des fonctions n'est qu'affaire d'esthétique. L'ajout du *e* muet n'altère pas des harmonies, nous savons, par Georges Perec, que cette lettre supporte la disparition, elle peut donc porter l'apparition des femmes aux plus hautes fonctions. Ces transformations portent essentiellement sur des professions d'élites, si bien que les postulantes refusent d'entendre et, pourquoi pas,

d'adopter les formes populaires. Les élèves disent le prof ou la prof, cette manière vivante de féminiser le terme a plus de charme que les formes administratives du féminin. Et en quoi serait-il plus dévalorisant d'être une doctoresse, plutôt qu'une docteure voire une docteur ? Doctoresse, cela sent la médecine sociale, le dispensaire de quartier, le centre de santé municipal, où les femmes exerçaient quand les docteurs se réservaient la belle clientèle et les hautes

fonctions hospitalières

La nouvelle langue s'écrit en haut de la pyramide sociale, elle impose des formules savantes et parfois pédantes, en méprisant les usages populaires. Tant qu'il s'agit d'une poignée de mots, les modifications sont insignifiantes. Quant à traquer la domination du masculin dans les règles de grammaire, autant chercher le racisme dans le solfège, qui distingue les blanches des noires ! ■



dant, ces quelques termes se situent rarement au bas de l'échelle sociale. Les payannes, les ouvrières, les vendeuses, les caissières, n'ont pas eu à batailler pour ajouter une marque de féminin. Pas plus que les boulangères et les crémières. Les usages ne relèvent pas de la grammaire. Coco Chanel, Sonia Rykiel et quelques autres ont aboli la différence entre les petites couturières et les grands couturiers. Les deux termes tendent à s'effacer,